

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

T
Les Nègres
 Clownerie
Jean Genet
 |1h50 | Mise
 en scène Robert
 Wilson | Jusqu'au
 21 novembre,
 Festival d'automne,
 Odéon-Théâtre
 de l'Europe, Paris 6^e
 | Tél. : 01 44 85 40 40.

T
L'Avare
 Comédie
Molière
 |2h30 | Mise
 en scène Ludovic
 Lagarde | Jusqu'au
 17 octobre, La
 Comédie de Reims
 | Tél. : 03 26 48 49
 00 | Du 19 au 21 mai,
 Le Bateau Feu,
 Scène nationale
 de Dunkerque
 | Tél. : 03 28 51 40 40.

Il y a manière et manière d'empoigner les grands textes. Faire comme s'ils n'existaient pas, à la manière de Bob Wilson pour *Les Nègres* de Jean Genet. Leur faire dégorger leur jus, comme le tente Ludovic Lagarde avec *L'Avare* de Molière. Moults fois réécrite, corrigée, *Les Nègres*, composée au fort de la décolonisation (1958), quand se jouait violemment l'indépendance des peuples africains, est certes une tragi-comédie burlesque et sublime plutôt que complexe. Genet y brouille les cartes et les masques, en M. Loyal roublard et dupe de rien ; il y conjugue politique et poétique ; il y multiplie les simulacres et les artifices jusqu'à donner le tournis au public. Texte irréprésentable ? Presque. Tout y est mensonge jusqu'au vertige. La reconstitution très théâtrale du meurtre d'une Blanche par un Noir sert par exemple de prétexte à un procès de fantaisie, dont les juges (des Noirs portant des masques de Blancs) se feront mortellement piéger : les vrais crimes ne sont jamais là où l'on croit. Usant et abusant du théâtre dans le théâtre, et des multiples niveaux de réalité, de rêve, de fantasme, Genet fait ici, comme dans *Le Balcon*, un fulgurant éloge du faux. Donc du théâtre. C'est en se confrontant sans fin aux images où on les enferme que les Nègres de la pièce sortiront libres de tous les clichés. C'est en servant l'apparence qu'ils dénonceront les illusions, les impostures du réel. Et finiront par maîtriser le langage avec une beauté, une puissance que n'ont plus leurs anciens colons blancs.

On cherchera vainement la brutalité et la sacralisation mêlées du verbe, son omnipotence, dans la banale revue nègre concoctée par l'Américain Bob Wilson. Lui pour qui le théâtre s'affiche d'abord comme une danse avec l'espace, la lumière et les sons aurait pu s'accommoder à merveille de l'apologie – toujours recommencée chez Genet – du rituel théâtral. A condition de ne pas se contenter du formalisme – même magnifique – habituel, de ne pas réduire outrageusement la pièce à l'anecdote (le texte est énormément coupé) jusqu'à lui faire perdre tout sens, toute idée, tout contenu. Sens et idée qui n'intéressent guère le maître texan s'il ne parvient à

les transfigurer en art. L'art n'est ici que facile artisanat de cabaret.

Quand il s'attaque pour la première fois à un classique français, le patron de la Comédie de Reims, Ludovic Lagarde, travaille autrement sa partition. Choissant de monter *L'Avare* (1668) en costumes modernes, il fait de Molière un visionnaire, un des premiers à avoir perçu le culte qu'on allait rendre à l'argent, dieu futur du capitalisme à naître. Qu'on se rassure : Harpagon n'est pas un trader. Chez lui, l'argent circule peu, il thésaurise ou alors pratique l'usure de manière gauche, quasi surréaliste. Admirablement incarné par un Laurent Poitrenaux apparemment ordinaire, affable, presque séduisant, cet avare-là pourrait être chacun de nous. Qui, dans une solitude de plus en plus grande, ne sait plus cultiver d'autre désir qu'accumuler. Veuf, se souciant peu de ses enfants, qu'il n'hésite pas à sacrifier, Harpagon est déjà dans un autre monde. Pour vaincre sa misère intérieure, il a juste fait le choix de se vouloir riche. Mais sans esbroufe, presque normalement, et cela, sournoisement, effraie. Le plateau est encombré de conteneurs de toutes tailles, d'immenses boîtes fermées que jamais on n'ouvrira, autant de cassettes qui seront peu à peu transportées par les domestiques multicalques du maître, laissant le plateau vide et nu. Ludovic Lagarde ne s'encombre pas d'artifices. Il y a bien cet écran vidéo qui permet à Harpagon de tout surveiller, et cette cuisine mobile, façon baraque à frites, qui lui permet d'inviter et de nourrir à peu de frais. Mais la langue crue et sèche de Molière n'en pâtit jamais. Est-ce à cause de cette violence souterraine du texte, du désir morbide d'Harpagon pour la richesse, le seul bien qui lui soit encore accessible dans son monde dépouillé de sentiments, d'émotions : la comédie de Molière fut à la création un cinglant échec. Montée en majesté ici, avec un rythme trop lent parfois, débarrassée de ses scènes accessoires – les fameuses fins heureuses auxquelles se condamnait Molière –, elle respire dans sa noirceur. Entre meurtre et tentative de suicide. La troupe est brillante, le jeu provocateur, cru et cruel. On redécouvre le texte dans sa désespérance et sa beauté, bien plus proche de nous, de notre pauvreté avide, qu'on n'aurait osé l'imaginer ●